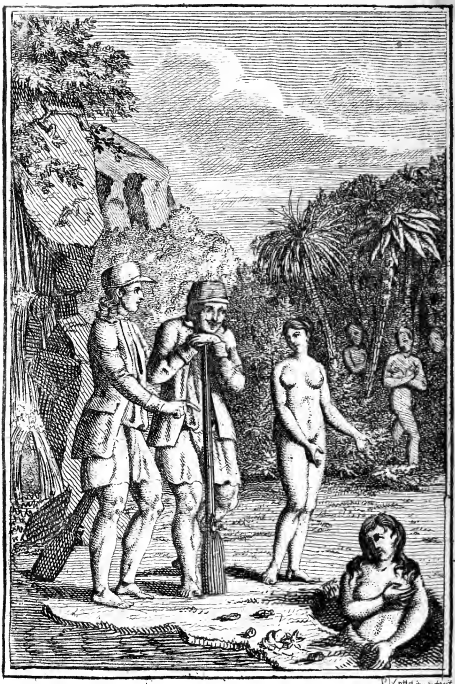
1		*D.*	*Quinquages.*	26		o 13
2	lun		*Purification.*	27		o 14
3	mar	s. Blaise		28		o 14
4	mer	*Les Cendres.*		29	N. L.	o 14
5	jeud	ste Agathe.		1	le 5,	o 14
6	ven	Les 5 plaies.		2	à 11 h.	o 14
7	sam	s. Romuald		3	48' m.	o 14
8	1	*D.*	*Quadragésim.*	4		o 14
9	lun	ste Apolline.		5		o 14
10	mar	ste Scholastiq.		6		o 14
11	mer	s. Severin. *4 le.*		7	P. Q.	o 14
12	jeud	ste Eulalie.		8	le 13,	o 14
13	ven	s. Lezin.		9	à 4 h.	o 14
14	sam	s. Bénigne.		10	11' m.	o 14
15	2	*D.*	*Reminiscere.*	11		o 14
16	lun	ste. Théodocie.		12		o 14
17	mar	ste Marianne.		13		o 14
18	mer	s. Siméon.		14	Pl. L.	o 14
19	jeud	s. Gabin.		15	le 21,	o 14
20	ven	s. Eucher		16	à 1 h.	o 14
21	sam	s. Pépin.		17	39' m.	o 14
22	3	*D.*	*Oculi.*	18		o 13
23	lun	s. Damien.		19		o 13
24	mar	s. Prétestat.		20		o 13
25	mer	s. Avertain.		21	D. Q.	o 13
26	jeud	st. Porphyre.		22	le 28,	o 13
27	ven	ste Honorine.		23	à 0 h.	o 13
28	sam	s. Romain.		24	37' m.	o 12

1		*D.*	TOUSSAINT.	4		11 43
2	lun		*Les Morts.*	5		11 43
3	mar	s. Marcel		6	P. Q.	11 43
4	mer	s. Charles		7	le 5,	11 43
5	jeud	ste. Bertille		8	à 9 h.	11 43
6	ven	s. Léonard		9	33' m.	11 43
7	sam	s. Florent		10		11 43
8	26	*D.*	stes. Reliques	11		11 43
9	lun	s. Mathurin		12		11 44
10	mar	s. Léon le Gr.		13	P. L.	11 44
11	mer	s. Martin		14	le 12,	11 44
12	jeud	s. Vrain		15	à 9 h.	11 44
13	ven	s. Gendulfe		16	59' soi	11 44
14	sam	s. Maclou		17		11 44
15	27	*D.*	s. Eugène	18		11 44
16	lun	s. Edme		19		11 45
17	mar	s. Agnan		20	D. Q.	11 45
18	mer	ste. Aude		21	le 21,	11 45
19	jeud	ste. Elizabeth		22	à 2 h.	11 45
20	ven	s. Edmond		23	39' m.	11 45
21	sam	Présent. N.-D.		24		11 46
22	28	*D.*	ste. Cécile	25		11 46
23	lun	s. Clément		26		11 46
24	mar	s. Severin, sol.		27	N. L.	11 47
25	mer	ste. Catherine		28	le 28,	11 47
26	jeud	ste. Gen. des A.		29	à 4 h.	11 47
27	ven	s. Vital		1	25' m.	11 48
28	sam	s. Maxim. *v. j.*		2		11 48
29	1	*D.*	*L'Avent.*	3		11 48
30	lun	s. André.				

[ANDRÉ DES VOSGES]

RPJCB



Laissez-moi..... la mort finira toutes mes misères.

ROC-DE-LA-ROCHE,

GOUVERNEUR

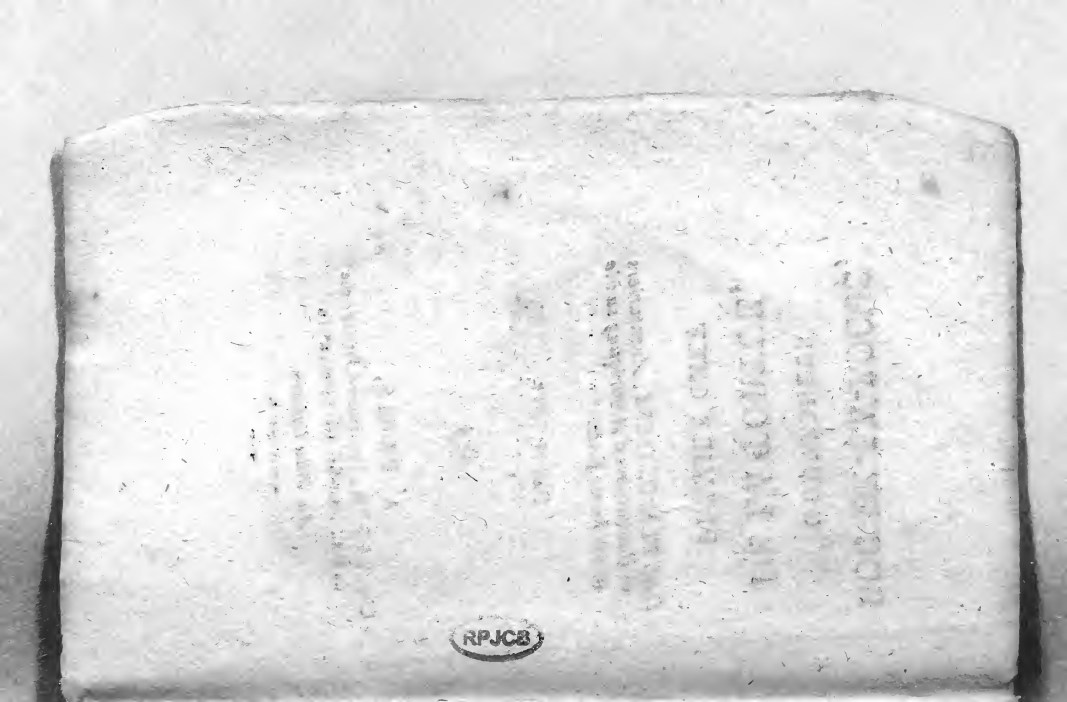
DE LA TORTUE,

PREMIER CHEF

DES FLIBUSTIERS, Aventuriers et Boucaniers d'Amérique; sa vie et ses hauts faits.

PAR M. A***.

A PARIS,
Chez TIGER, Imprimeur-Libraire, rue du Petit-Pont-Saint-Jacques, n° 10.
Au Pilier littéraire.


RPJC8

ROC-DE-LA-ROCHE,

PREMIER CHEF

DES FLIBUSTIERS.

Les Espagnols avoient rempli d'horreurs et de cruautés le Nouveau-Monde qu'ils avoient découvert. Partout, dans ce vaste hémisphère, ils s'étoient distingués par les dévastations, les incendies, les massacres et assassinats des particuliers, des princes et des nations entières; ils avoient encore plus soif du sang que de l'or. Conduits par ces deux passions, ils auroient éteint la race humaine en Amérique, si leurs forces eussent répondu à leur rage, si le fer émoussé, brisé, ne se fût pas refusé à leur

barbarie. L'histoire rapporte avec horreur que, dans un court espace d'années, ils ont égorgé plus de 33 millions d'hommes. Quels génies infernaux animoient alors cette nation ? Mais dans un tems plus rapproché de nous, le Duc d'Albe ne se vantoit-il pas d'avoir exterminé dans les Pays-Bas, par le fer, par le feu, par les échafauds, plus de 30 mille individus ? Et de nos jours, qu'on se rappelle quelles fureurs meurtrières, quels supplices affreux, je ne dirai point, contre des soldats, des prisonniers, mais contre des Français établis, sous l'autorité des lois, dans un pays que le vide d'habitans, que le défaut d'industrie sembloit y appeler !

La férocité de cette nation se décèle jusque dans les sièges qu'elle a soutenus sous les Romains ; les habi-

tans de Numance, ne pouvant plus se défendre, incendient leur ville, poignardent leurs femmes, leurs enfans, et meurent au milieu des flammes. La même férocité vient de se reproduire au siège de Sarragosse, où chaque maison a soutenu un siège qui ne pouvoit aboutir qu'à verser des torrens de sang, pour une ville dont les remparts étoient ouverts, et que rien ne pouvoit sauver.

C'est dans ce Nouvean-Monde qu'elle puisoit l'or, qui est le nerf de la guerre, et c'est dans ce Nouveau-Monde, théâtre de tant d'horreurs, que les Espagnols trouvèrent quelque tems après des ennemis irréconciliables, avares comme eux, cruels, féroces, quelquefois barbares comme eux, ayant comme eux le fanatisme du courage, mais à un degré qui vengea tant d'Indiens immolés. Ces

ennemis furent les Flibustiers, dont l'histoire est aussi étonnante, les exploits aussi prodigieux qu'il soit possible de l'imaginer. J'en donnerai pour exemple le capitaine Roc, l'Olonais, Alexandre Bras-de-fer, et sur-tout Monbars l'exterminateur. C'est en haine des Espagnols, et de leurs cruautés inouies, que se forma ce rassemblement de Flibustiers, qui firent trembler les descendans de ces bourreaux du Nouveau-Monde, et menacèrent les rois d'Espagne de leur enlever la source de leurs richesses et le champ des crimes. Le capitaine Roc eut l'honneur de réunir ces Aventuriers dans cette entreprise hardie, et voici comment.

Les Français avoient établi, sous Louis XIV, une petite colonie à la Tortue, petite île à quelques lieues de la grande île Saint-Domingue, où

déjà ils disputoient le terrain aux Espagnols qui avoient possédé l'île entière, et qui ne vouloient point y souffrir les premiers, mais qu'ils ne pouvoient en exclure à volonté. Ils profitèrent d'une expédition en mer que faisoient les Flibustiers de la Tortue, pour en chasser les habitans. Au retour de l'expédition, qui fut brillante, nos Flibustiers furent indignés qu'on eût violé leur asile, et chassé tous les François qui s'y etoient fixés avec tant de peines et de travaux. « Aux armes, s'écrièrent-ils, exterminons ces brigands ».

Roc applaudit à leur juste ressentiment; mais comme il avoit des vues secrettes, il leur représenta qu'ils n'étoient pas en force, qu'il étoit prudent de se retirer dans la grande île pour mieux assurer leur vengeance; qu'à cet effet il alloit se

concerter avec M. de Poincy qui commandoit en chef à Saint-Christophe, et qu'à son retour MM. les Espagnols déguerpiroient à leur tour. Cela fut agréé, et Roc partit pour Saint-Christophe.

Il fit valoir à M. de Poincy tous les avantages de l'île, facile à fortifier parce qu'elle l'étoit déjà par la nature, et que ce seroit l'entrepôt et le boulevard de tous les Flibustiers ; qu'étant concentrés dans cette petite île, ils seroient pour ainsi dire sous la main de M. le Gouverneur, quand il voudroit entreprendre quelque chose digne de lui ; mais il observa que, pour en retirer plus d'avantages, il falloit mettre à leur tête un homme qui eût lui-même de la tête, en qui toutefois ils eussent assez de confiance pour plier sans regret, sans défiance, leur fierté et leur indépendance : race

hardie et féroce, capable de tout bien, quand on savoit la ménager, mais capable de défier dieu et diable, si on vouloit la brusquer! Il ajouta qu'il étoit l'ami de tous, et aimé de chacun d'eux; que cependant, pour cimenter des nœuds qui pourroient intéresser la gloire et la fortune de M. le Gouverneur, il seroit peut-être plus prudent, sauf meilleur avis, de lui donner à lui-même le titre, l'autorité de gouverneur, et les moyens de l'appuyer par des avantages réciproques.

M. de Poincy reçut cet avis comme il le devoit, ne connoissant personne plus capable que lui d'une telle entreprise; car non seulement Roc était homme d'esprit et de cœur, bon ingénieur et bon capitaine, mais il avoit encore une connoissance toute particulière des îles de l'Amérique; et

comme M. de Poincy ne manquoit pas de pénétration, il reconnut bientôt que cette expédition lui seroit avantageuse; c'est pourquoi ils convinrent que Roc irait prendre possession de l'île de la Tortue, qu'il en seroit gouverneur au nom de M. de Poincy, et que pour cela ils paieroient chacun par moitié les dépenses nécessaires. M. de Poincy lui promit d'en faire les avances, et de lui fournir tout ce dont il auroit besoin : l'accord fait, il partit pour l'île espagnole, où en peu de jours il vint mouiller l'ancre au port Margot, environ à sept lieues de la Tortue. Aussitôt qu'il fut arrivé, il rassembla les Flibustiers français, à qui il découvrit son dessein, et son titre de gouverneur, qui fut reconnu par ses pairs. Après avoir pris ses mesures, il descendit à la Tortue.

Dès qu'il fut à terre, il fit dire au gouverneur espagnol qu'il étoit venu pour venger l'affront que sa nation avait fait aux Français, et que si dans vingt-quatre heures il ne sortoit avec son monde, il mettroit tout à feu et à sang. Les Espagnols, voyant que la partie n'étoit pas tenable pour eux, jugèrent qu'il falloit quitter. A l'heure même ils s'embarquèrent assez confusément dans un vaisseau qui étoit à la rade, et ils partirent de là sans rien oser entreprendre pour la défense de l'île.

Roc se vit en peu de tems maître de l'île de la Tortue, sans répandre une goutte de sang. Il fit voir sa commission aux habitans qui la reçurent très-bien. Il visita l'île afin d'observer les lieux qui avoient besoin de fortification, car il avoit envie de se mieux garantir des attaques des

Espagnols, que ceux qui avoient été avant lui possesseurs de cette île.

Il remarqua qu'elle étoit inaccessible de tous côtés, excepté celui du Sud : il y fit bâtir un fort, en un lieu le plus commode du monde, parce qu'il n'avoit pas besoin de grande dépense, étant fortifié naturellement.

Ce lieu étoit sur une montagne éloignée environ de six cents pas de la rade d'où elle pouvoit être commandée. Sur cette montagne il y avoit une roche qui contenoit environ 25 ou 30 pas de grandeur en carré, et environ 4 à 5 toises de hauteur, fort plate par-dessus. Il fit bâtir sur cette roche une maison pour y faire sa demeure; on y montoit par dix ou douze marches qu'il avoit fait tailler dans le même roc, et l'on achevoit d'y monter avec une échelle de fer que l'on tiroit d'en haut quand on y étoit

monté ; il la munit de deux pièces de canon de fonte et deux de fer. Auprès de cette roche, environ 10 à 12 pas, il sortoit une source d'eau douce grosse comme le bras ; il fit, outre cela, entourer ce roc de murailles, et se trouva par ce moyen en état de résister à toutes les forces que les ennemis pourroient lui opposer, parce que ce lieu étoit entouré de halliers, de grands bois, et de précipices qui le rendoient inaccessible, n'ayant qu'une avenue où il ne pouvoit passer plus de trois hommes de front. On nomma ce fort, selon sa situation, le Fort-de-la-Roche, dont il porte encore aujourd'hui le nom, et Roc se fit appeler Roc-de-la-Roche.

Les peuples qui étoient dans les îles voisines, voyant qu'il avoit mis la Tortue en état de se défendre, y vinrent avec plus de courage que ja-

mais. On vit cette île abonder en Aventuriers ou Flibustiers, en Boucaniers et habitans qui venoient demander la protection de ce nouveau Gouverneur, et la faveur d'être du nombre des siens ; ce qu'il leur accordoit volontiers, leur promettant de les bien maintenir.

Les Espagnols, étant avertis de cette seconde entreprise des Français pour établir une Colonie sur cette île, résolurent de les en chasser une seconde fois, et dans ce dessein ils équipèrent à Saint-Domingue six bâtimens, tant navires que barques, sur lesquels ils mirent cinq à six cents soldats, sous la conduite de Don B. D. M. pour reprendre la Tortue.

Ils vinrent avec tout cet équipage mouiller l'ancre devant le fort de la Tortue, ne sachant pas qu'il y en eût ; et ils ne tardèrent guère d'en être

avertis par des coups de canons, qui les obligèrent de lever aussitôt l'ancre. Néanmoins ils ne perdirent pas courage; ils retournèrent mouiller à deux ou trois lieues plus bas, à un lieu que l'on nommoit *Cayonne*, où ils mirent leurs gens à terre, à dessein de prendre ce fort; mais ils furent contraints de se retirer sans aucun succès, et ils perdirent plus de deux cents hommes dans cette entreprise, car tous les habitans qui s'étoient retirés dans le fort firent une sortie sur eux et les repoussèrent jusqu'à leurs vaisseaux. Roc, victorieux, eut de grands applaudissemens de tous ces habitans, qui s'estimoient heureux d'être sous la conduite d'un homme comme lui, qui les avait mis à couvert des insultes de leurs ennemis.

Le bruit de cette victoire parvint bientôt jusqu'à M. de Poincy, qui

étoit à Saint-Christophe : il en fut réjoui ; néanmoins il craignoit que, quand Roc seroit parvenu au point qu'on ne pourroit lui rien faire dans son île, il ne s'en rendit le maître absolu, et qu'il n'exécutât pas le contrat passé entr'eux. Il envoya deux de ses parens pour l'observer, sous prétexte de se réjouir avec lui de sa victoire, et d'y vouloir faire une habitation. Roc, fin et subtil, se douta d'abord où cela tendoit ; il reçut fort bien ces deux messieurs, leur fit mille amitiés, et les obligea adroitement de quitter l'île, et de retourner à Saint-Christophe.

Ce fut bien inutilement que dans la suite il tâcha de tirer Roc de là par de belles promesses, et qu'il lui fit faire des propositions avantageuses ; mais ce chef des Flibustiers étoit trop habile pour ne pas voir les pièges

qu'on lui tendoit, et sut toujours les éviter, sans donner sujet à M. de Poincy de se plaindre de lui : sinon qu'une fois il s'en moqua assez plaisamment, lorsqu'il lui fit demander une grande Notre-Dame d'argent qui avait été prise dans un navire espagnol. Il en envoya une de bois de la même grandeur, et il écrivit que les Catholiques étoient trop spirituels pour s'attacher à la matière ; que pour lui, il aimoit un peu le métal, vu qu'il étoit corsaire, et pas trop bon chrétien.

Lorsque les deux observateurs furent partis, le Seigneur Roc dit à ses compagnons d'armes : Il est plaisant, ce M. de Poincy ! Nous croit-il assez imbécilles, assez *J.... F....*, pour que vous et moi, mes dignes amis, songions à travailler pour lui ? C'est bien assez de nous-mêmes ; que dis-tu

à cela, Bras-de-Fer ? Et toi, Gramont, vous tous enfin dont j'ai partagé les travaux et la gloire ? Je suis cent fois plus charmé d'être votre collègue, quoique nommé gouverneur, que s'il faut partager avec lui nos sueurs et notre sang. Il m'a cru digne d'être votre chef! Assurément ce M. de Poincy me fait beaucoup d'honneur ; mais qu'en sait-il et de quoi se mêle-t-il ? Sans doute il nous faut un chef? Mais est-ce à lui à nous le nommer, ce chef ? S'il est beau de commander pour le bien général à ses égaux, je ne veux devoir qu'à vous tous, mes braves amis, un titre si honorable, aussi content d'obéir que de commander. Quand vous aurez choisi notre chef, je bornerai mon ambition à partager vos dangers, et surtout dans le conseil général, à vous ouvrir un projet qui jetera l'épouvante dans toutes les

colonies espagnoles ; projet vaste, s'il en fut jamais, qui promet à mes amis, à chacun de mes frères, à nous tous, une gloire immense et des trésors inépuisables.

L'ambition, l'espérance, cette gloire, cette fortune vantée si hautement et déjà le consentement secret de quelques Flibustiers qu'il avoit gagnés, lui méritèrent la confirmation de son titre de gouverneur et de chef.

Bras-de-Fer y consentit, Pierre-le-Grand ne dit pas *non*, Laurent, Gramont, l'Olonais, dirent un *oui*, confirmé par ce mot énergique consacré aux plaisirs, et si familier dans ces beaux jours de la boucanerie. Enfin, habitans, Boucaniers, Flibustiers, tous le proclamèrent leur chef, sacrifiant sans regret leur ambition, leur honneur, leurs droits à l'espoir enchanteur de vaincre et de piller l'Espagnol.

Vous me nommez votre chef, leur dit Roc, et chacun de vous mériteroit de l'être. Si je puis me flatter de quelques avantages, c'est de désirer le bonheur de notre société, peut-être plus qu'un autre, et je vais vous en donner une preuve sans réplique. — Parle, lui dit une voix, nous t'écoutons. — Vous m'écoutez? — Et oui, de par tous les diables, achève.

J'achève donc. Nous voici rassemblés de différens pays; toi, Mansvelt, tu es Anglais; toi, Van-Horn, tu es Flamand, un autre Hollandais; et moi, j'ai l'honneur d'être Français. — Qu'appelles-tu? Est-ce qu'un Anglais, un Batave, tout autre enfin, ne te vaut pas? L'honneur.... — Bel honneur, *damn!*

Oui, te dis-je, j'ai l'honneur d'être Français, et toi d'être Anglais, soit: passons sur les qualités. Mais aurois-

tu le front de te moquer de ton roi d'Angleterre, comme moi je me bats l'œil de mon roi de France ? — Et pourquoi t'en battre l'œil ? — Je vais te le dire, puisque tu ne le devines pas.

Tous ces rois, mes bons braves, ne songent qu'à eux. Soyons rois sous ce rapport ; ne songeons qu'à nous. Je ne veux plus payer d'impôts à qui que ce soit ; et je veux que l'on nous en paye : — Es-tu fou ? Que dis-tu ? — Que veux-tu ?

— Ce que je veux ? la chose est claire, je veux que l'Espagnol paye à notre république des impôts si onéreux, si multipliés, qu'il déguerpisse de l'Amérique. — Voilà parler, cela ! — Indiens, voilà un avis de maître chef.

Comment de maître chef ? et de par tous les diables, quand dans

notre île nous nous érigerons en république, ne faudra-t-il pas des impôts pour soutenir ses dépenses : et qui doit les payer, si ce n'est l'Espagnol ? — Mais as-tu songé que, pour nous déclarer une puissance indépendante, il faut des armes, des vaisseaux, et le diable par-dessus ? — Et sans doute, et de plus, si les Rois et le Stathouder dont nous sommes nés les sujets, s'avisent de nous faire courir sus : eh !

Bah ! bah ! s'avisent : moi je vous déclare, mes amis, que je ne les crains pas. La grande mer est entre eux et nous. Ils ont plus besoin de nous autres, que nous n'en avons d'eux. — Des armes ! nous avons nos fusils ; des canons ! nous en prendrons aux Espagnols, et même leurs vaisseaux, je vous le promets, foi de chef, et je vous montrerai

comment cela se fait. — Mais nous n'avons que des barques, des chaloupes, des misères ! et eux ;....— bah ! bah !

Comme le seigneur Roc-de-la-Roche alloit développer ses grands moyens, et qu'il croyoit que toutes les forces espagnoles ne seroient pas capables de le faire sortir de son île, un Boucanier vint jeter l'alarme dans le conseil ; il dit qu'une armée navale espagnole menaçoit la Tortue. Roc, qui étoit actif et tout de feu, mit à l'instant ce qui lui restoit de monde en ordre, comme si les ennemis eussent déjà été en présence. Alors quelques-uns des Boucaniers s'éprouvèrent à jeter des grenades au bas des bastions. Ce qui donna lieu à un étrange accident.

L'un des Anglais qui avoit ricané

de son digne chef, prit, à l'émulation des autres, une grenade, et la voulant jeter en l'air, le bras lui resta comme immobile, de sorte qu'elle lui creva dans la main. C'étoit nn spectacle horrible à voir, car sa main toute fracassée pendoit plus d'un pied au-dessous du poignet, attachée encore à quelques nerfs alongés par la violence du coup; et tout le monde regarda alors cet accident comme une juste punition du ciel, qui vengeoit si ostensiblement le seigneur Roc-dela-Roche, dont il avoit cru se moquer impunément: cependant ce prodige fut bien inutile; car les Espagnols, sachant l'île dégarnie de gens pour la défendre, étoient venus avec un armement considérable: et au lieu de mouiller à la rade comme ils avoient fait autrefois, voyant que personne

ersonne ne leur résistoit, ils mi-ent leurs troupes à terres ; mais Roc, 'ayant que très-peu d'habitans, se etira avec eux dans le fort de la Roche ; les ennemis l'y attaquèrent n vain ; mais, comme ils avoient la iberté de faire ce qu'ils vouloient lans l'île, ils tinrent les Français blo-ués pendant qu'ils cherchoient les noyens de trouver une place d'où 'on pût battre ce fort. Ils trouvè-ent une montagne plus haute que a Roche où étoit situé le fort de Français ; mais on n'y pouvoit mon-er à cause des précipices. Comme es Espagnols ont beaucoup de legme, ils y tracèrent peu à peu n chemin, et rencontrèrent un petit passage pour aller sur cette montagne. Ce passage étoit entre deux rochers, et on y montoit par un trou, comme si on passoit par

de son digne chef, prit, à l'émulation des autres, une grenade, et la voulant jeter en l'air, le bras lui resta comme immobile, de sorte qu'elle lui creva dans la main. C'étoit nn spectacle horrible à voir, car sa main toute fracassée pendoit plus d'un pied au-dessous du poignet, attachée encore à quelques nerfs alongés par la violence du coup; et tout le monde regarda alors cet accident comme une juste punition du ciel, qui vengeoit si ostensiblement le seigneur Roc-dela-Roche, dont il avoit cru se moquer impunément: cependant ce prodige fut bien inutile; car les Espagnols, sachant l'île dégarnie de gens pour la défendre, étoient venus avec un armement considérable: et au lieu de mouiller à la rade comme ils avoient fait autrefois, voyant que

personne

ersonne ne leur résistoit, ils mi-ent leurs troupes à terres ; mais Roc, l'ayant que très-peu d'habitans, se etira avec eux dans le fort de la Roche ; les ennemis l'y attaquèrent n vain ; mais, comme ils avoient la iberté de faire ce qu'ils vouloient lans l'île, ils tinrent les Français blo-ués pendant qu'ils cherchoient les moyens de trouver une place d'où l'on pût battre ce fort. Ils trouvè-rent une montagne plus haute que la Roche où étoit situé le fort de Français ; mais on n'y pouvoit mon-ter à cause des précipices. Comme es Espagnols ont beaucoup de legme, ils y tracèrent peu à peu n chemin, et rencontrèrent un petit passage pour aller sur cette montagne. Ce passage étoit entre deux rochers, et on y montoit par un trou, comme si on passoit par

de son digne chef, prit, à l'émulation des autres, une grenade, et la voulant jeter en l'air, le bras lui resta comme immobile, de sorte qu'elle lui creva dans la main. C'étoit nn spectacle horrible à voir, car sa main toute fracassée pendoit plus d'un pied au-dessous du poignet, attachée encore à quelques nerfs alongés par la violence du coup; et tout le monde regarda alors cet accident comme une juste punition du ciel, qui vengeoit si ostensiblement le seigneur Roc-dela-Roche, dont il avoit cru se moquer impunément : cependant ce prodige fut bien inutile; car les Espagnols, sachant l'île dégarnie de gens pour la défendre, étoient venus avec un armement considérable : et au lieu de mouiller à la rade comme ils avoient fait autrefois, voyant que personne

personne ne leur résistoit, ils mirent leurs troupes à terres; mais Roc, n'ayant que très-peu d'habitans, se retira avec eux dans le fort de la Roche; les ennemis l'y attaquèrent en vain; mais, comme ils avoient la liberté de faire ce qu'ils vouloient dans l'île, ils tinrent les Français bloqués pendant qu'ils cherchoient les moyens de trouver une place d'où l'on pût battre ce fort. Ils trouvèrent une montagne plus haute que la Roche où étoit situé le fort de Français; mais on n'y pouvoit monter à cause des précipices. Comme les Espagnols ont beaucoup de flegme, ils y tracèrent peu à peu un chemin, et rencontrèrent un petit passage pour aller sur cette montagne. Ce passage étoit entre deux rochers, et on y montoit par un trou, comme si on passoit par

une trape ; il n'y avoit plus que la difficulté d'y monter du canon, car c'étoit une chose impossible avec des chevaux. Voici l'invention dont ils se servirent ; ils attachèrent deux pièces de bois ensemble, et mirent dessus une pièce de canon qu'il firent monter par un nombre d'esclaves sur leurs épaules ; et par ce moyen, ils en montèrent quatre pièces qu'ils mirent en batterie vis-à-vis le fort de la Roche.

Monsieur le gouverneur avoit fait abattre les bois qui étoient autour de son fort, afin de n'être point surpris par les ennemis ; ce fut ce qui causa sa perte, parce que ces arbres, étant d'une grosseur et d'une grandeur prodigieuse, couvroient le fort, et auroient empêché l'effet de la batterie des Espagnols, qui

n'auroient pu le découvrir. Aussitôt que les habitans et le petit nombre d'Aventuriers et de Flibustiers virent la batterie des ennemis jouer sur leur fort, ce qui les incommodoit extrêmement, ils crurent qu'il étoit tems de capituler, et d'en avertir Son Excellence Monsieur le Gouverneur; ils prirent tous les armes pour l'y contraindre, en cas qu'il ne voûlut pas y consentir; et sans perdre de tems, ils le furent trouver.

Un Anglais, qui marchoit à leur tête, s'avança vers le Seigneur Roc-de-la-Roche, et lui dit brusquement qu'il falloit rendre la place: Rendre la place, s'écrie Roc, indigné de la proposition? Va traître, si j'y suis forcé, tu n'auras pas la satisfaction de le voir. A ces mots, il lui donne un coup de pistolet dans la tête, et le renverse

mort à ses pieds. Le coup étonna étrangement ces mutins ; puis Roc leur parla avec tant de cœur et d'esprit, qui leur fit promettre à tous, de mieux se défendre que jamais, mais ils tinrent mal leur promesse ; car la conjuration recommença dès le lendemain, et ils vinrent tout de nouveau proposer au Seigneur Roc de se rendre à composition, lui représentant que les Espagnols étoient cruels, et que si on attendoit qu'on fût réduit à l'extrémité, peut-être on ne pourroit rien obtenir d'eux. Le gouverneur n'y vouloit point entendre ; mais à la fin son parti étant le plus foible, il y fut contraint ; si bien qu'on convint avec les Espagnols que tous les Français sortiroient tambour battant, mêche allumée, avec armes et bagages, et qu'ils

rendroient le fort avec le canon et toutes les munitions de guerre. Les Espagnols donnèrent aux Français quarante-huit heures pour se retirer. Il y avoit à la rade deux bâtimens coulés à fond qu'ils tâchèrent de mettre à flot. Les Français ayant mis ces deux bâtimens en état, et étant prêts à s'embarquer, le général des Espagnols fit réflexion que les Français munis encore de toutes leurs armes pourroient se joindre à quelques-uns de leurs Aventuriers, et l'attendre quand il s'en retourneroit. C'est pourquoi il leur demanda des ôtages jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Domingue; et monsieur le gouverneur ne put s'exempter de se donner lui-même, aucun des Flibustiers ne voulant servir d'ôtage, tant chacun d'eux avoit fait de mal aux Espagnols, et tant il

y avoit à craindre des représailles.

Avant de s'embarquer, le ci-devant gouverneur, Roc-de-la-Roche, ferme comme son nom, reçut de ses confrères l'adieu qu'il leur donna. Adieu, mon cher Bras-de-Fer, adieu brave l'Olonais, adieu, vous dis-je à tous, à grand regret toutefois, car dans le dernier moment vous m'avez tous désobéi; qu'importe, dit-il en soupirant, nous nous reverrons dans ce monde, ou dans l'autre. Puis se retournant vers les Espagnols: Ma foi, leur dit-il, c'est un vilain métier que de boucaner, comme celui de faire des républiques qui s'en vont *à l'eau*, lui répondit Mansvelt l'Anglais, et tous en chorus s'écrièrent *à l'eau, à l'eau;* adieu, commandant, jusqu'au revoir.

Voilà tout le monde parti, les Flibustiers et autres habitans voguant

sur deux vaisseaux, pour St.-Domingue, la Jamaïque, par-tout où le vent voudra les conduire. Quant au seigneur Roc, il n'est point à la merci de dieu, mais bien des Espagnols, qui sont des diables incarnés. L'un lui fait une demande, qui, que, quoi? L'autre lui donne un camouflet en passant, et lui crie, pardon, seigneur Roc; un troisième plus curieux, mais que diable alliez vous faire dans cette vilaine petite île de la Tortue. —Beau gouvernement; ma foi!— Oui, pour un gouverneur, tel que le seigneur Roc-de-la-Roche! Mille pipes de diables, s'écria-t-il, race de Caïn! si jamais je vous retrouve, ou mon fusil.....rendez-le moi donc ce sabre, que vous m'avez dérobé si prudemment, et que je vous fasse la barbe à tous! Tonnerre de dieu!

Le capitaine du vaisseau, don An-

tonio de *Haut-bord*, interposa son autorité, représenta gravement à l'équipage que le seigneur Roc, gentilhomme ou non, avoit été nommé gouverneur de la Tortue; qu'en cette qualité on ne devoit point le considérer, ni comme aventurier, ni comme Flibustier, moins encore comme Boucanier; que d'ailleurs, son vaisseau n'étant point un boucan, il n'entendoit pas qu'il s'y dît, moins encore qu'il s'y fît la moindre indécence.

« Et moi, je vous dis que Dieu seul sait si quelque malheur plus grand ne vous attend pas à notre passage en Espagne! ayez donc pour le malheur cette douce larme qui le tempère. Quand à vous, sieur, ou seigneur Roc-de-la-Roche, regardez bien cette moustache: je jure par elle et par celui qui la porte, que jamais

l'Espagne ne permettra qu'on s'établisse en Amérique ; Anglois, Hollais, Italiens, Danois, Suédois, Turcs, Russes ou Français, nous n'y souffrirons personne ; sachez qu'après Dieu, l'Amérique n'appartient qu'à l'Espagne. »

Comme il parloit, le seigneur Roc voit sous les voiles un vaisseau de ligne qui vole sur les ondes, et qu'il reconnoit pour être français.

» Tudieu, s'écrie-t-il, en se frottant les mains, M. le porte-moustaches, puisque vous n'êtes pas plus communicatif que les Anglais, regardez ce vaisseau qui vient pour communiquer avec vous, et qui vous répondra pour moi.

En effet ce vaisseau portoit le jeune Monbars, qui, à tant de titres, mérita d'être surnommé l'exterminateur des Espagnols. Il étoit sous les ordres de

son oncle, qu'il avoit voulu accompagner, malgré sa jeunesse, entraîné par l'aversion qu'il avoit contre les Espagnols, aversion qui étoit née avec lui, et qui s'accroissoit avec l'âge.

Pendant le voyage, dès que l'on découvroit quelque vaisseau, il demandoit s'il étoit espagnol. Enfin parut celui qui portoit le seigneur Roc. L'oncle de Monbars fit donner la chasse à ce vaisseau, et en approcha d'assez près pour discerner qu'on se disposoit à mettre le feu au canon. Comme il vit que son neveu s'exposeroit inconsidérément, il le fit enfermer, puis essuya le canon des ennemis, et par bonheur ce fut sans beaucoup d'effet. Après cela on joignit le vaisseau espagnol, et l'on en vint à l'abordage. Aussitôt on lâcha le jeune lion qui fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour parmi eux,

et, suivi de quelques-uns, que sa valeur animoit, il passa deux fois d'un bout à l'autre du vaisseau, et renversa autant de fois tout ce qui se trouva sur son passage, et ne cessa point qu'on ne fût maître du vaisseau qui étoit richement chargé. Pendant l'action, le brave Roc n'étoit pas resté les bras croisés; il saisit don Antonio de Haut-bord par la moustache, lui arracha son sabre, puis l'éventrant et faisant le moulinet, il abattoit, oreilles, pieds, mains, et tuoit impitoyablement, de manière que Monbars émerveillé s'écria au milieu de l'action : et qui donc est-tu, toi qui frappes de si grands coups? — Flibustier, Roc-de-la-Roche, et frappant tous deux de plus fort, il dit, gouverneur de la Tortue. — A merveille, reprend Monbars, en l'embrassant, car tout étoit tué, ou sous le pont. On

trouva dans le vaisseau trente mille balles de toile de coton, des tapis velus, et d'autres ouvrages des Indes de grande valeur; deux mille balles de soie reprises; deux mille petites bariques d'encens, mille de clous de girofle; puis une cassette remplie de diamans bruns, dont quelques-uns paroissoient de la grosseur d'un bouton commun. Elle étoit entourée de plusieurs barrres de fer, et fermée à quatre serrures. On y trouva encore beaucoup d'autres choses aussi riches que précieuses.

Lorsque tout le monde étoit ravi d'une si belle prise, Monbars se réjouissoit à la vue du grand nombre d'Espagnols qu'il voyoit tué: car cette aventurier n'étoit pas comme les autres, qui ne combattent que pour le butin; il ne combattoit seulement que pour la gloire, et pour punir

les

les Espagnols de leur lâche cruauté.

Vif, alerte et plein de feu, comme tous les Gascons, il avoit la taille haute, droite et ferme, l'air grand, noble et martial, le teint basané. Pour ses yeux, l'on n'en pouvoit dire ni la forme, ni la couleur; ils étoient cachés comme sous une voûte obscure, par ses sourcils noirs et épais qui se joignoient en arcade au-dessus, et les couvroient presque entièrement. Un homme fait de cette sorte ne pouvoit être que terrible : aussi dans le combat il commençoit à vaincre par la terreur de ses regards, et il achevoit par la force de son bras. Pour dieu, brave jeune homme, ton nom? — Monbars de Gascogne. — Tu mens! car tu es brave comme un César : que je t'embrasse! je te fais Flibustier sur le champ de bataille. — Soit, car je sais qu'un Flibustier déteste les Es-

pagnols, et je les ai en horreur, répondit Monbars; puis il le présenta à son oncle, qui lui promit, avec son neveu, de le rétablir dans son gouvernement.

Malgré la fureur du carnage, on épargna les matelots dont on avoit besoin, et quelques officiers, parce qu'ils n'étoient pas Espagnols. Ils donnèrent avis que le vaisseau qu'on venoit de prendre étoit suivi de deux autres encore plus richement chargés, qu'ils ne manqueroient pas d'arriver dans peu de jours, et que le rendez-vous étoit au *Port Margot*, près du lieu où ce combat s'étoit donné, et qui n'étoit pas éloigné de Saint-Domingue.

L'oncle de Monbars profita de l'avis qu'on lui donnoit, et crut que les vaisseaux dont on parloit valoient bien la peine d'attendre dans le port,

sept ou huit jours, et plus, s'il le falloit. Il ne douta point même que la prise n'en fût certaine, ne laissant paroître au port que le vaisseau espagnol dont il s'étoit rendu le maître, parce que les vaisseaux de cette nation, le voyant au rendez-vous, ne manqueroient pas de le joindre, et d'être pris.

Là-dessus Monbars aperçut plusieurs canots qui tiroient vers le vaisseau. Il demanda ce que c'étoit; Roc lui répondit que c'étoit des Boucaniers qui venoient, attirés par le bruit du combat. Ils présentèrent quelques paquets de chair de sanglier, d'une odeur admirable, vermeille comme la rose, et dont on auroit eu envie de manger en la voyant. Nul cuisinier n'est plus adroit qu'un Flibustier, dit Roc; après savoir se battre, cuisiner est ce qu'ils savent le mieux.

On reçut très-bien leur présent, et on leur donna de l'eau-de-vie. Ils s'excusèrent sur ce qu'ils présentoient si peu de cette viande, et dirent pour raison, que depuis peu une cinquantaine d'Espagnols avoient battu le pays, ravagé leurs boucans, et tout emporté. Comment souffrez-vous cela, dit brusquement Monbars? Nous ne le souffrons pas aussi, répliquèrent-ils avec la même brusquerie, et les Espagnols savent bien quelles gens nous sommes; c'est pourquoi ils ont pris le tems que nous étions à la chasse; mais nous allons joindre plusieurs de nos camarades qu'ils ont encore plus maltraités que nous, et leur cinquantaine, fût-elle devenue centaine, et même millième, nous en viendrons bien à bout. Si vous voulez, dit Monbars, qui ne demandoit que plaies et bosses, je marcherai à votre tête,

non pas pour vous commander, mais pour m'exposer tout le premier, et voici le seigneur Roc, gouverneur de la Tortue, qui nous commandera.

A ces mots de grandes oreilles et de grands yeux s'ouvrirent : Bras-de-Fer reconnoît son ami Roc; déjà le grand l'Olonais, Montauban, Grammont, Laurent, Van-horn, l'ont serré, bras dessus, bras dessous, caressé, baisé, étouffé : et puis, conte-nous donc comment tu t'es échappé. — Mais c'est Monbars, voilà mon sauveur ! et vous mes amis, comment? que fîtes-vous après mon départ? Où est Mansvelt? Où est ce vilain Anglais? Vous vous direz tout cela, reprit Monbars, partons; et *les Boucaniers*, qui voyoient à sa mine qu'il étoit homme d'expédition, l'acceptèrent volontiers; et Monbars en demanda la permission à son oncle, qui ne put

la lui refuser, considérant qu'il avoit encore long-tems à être là et que cependant il ne pourroit jamais retenir son neveu, emporté comme il étoit. Il lui donna quelques gens de son âge et de sa valeur pour l'accompagner ; il lui en donna peu parce qu'il ne vouloit pas dégarnir son vaisseau, ayant peur d'être attaqué. Ensuite le neveu quitta l'oncle, en lui promettant qu'il seroit bientôt auprès de lui. Vous ferez bien, lui dit-il, car je vous assure que les vaisseaux que j'attends, pris ou manqués, je partirai à l'heure même. Il lui parloit de la sorte, non pas qu'il eût dessein d'en user ainsi, il l'aimoit trop tendrement ; mais pour précipiter son retour. Roc prit congé de l'oncle qu'il remercia de sa délivrance, l'assurant fort qu'une fois rétabli dans son gouvernement, il feroit de son neveu le plus brave Flibustier du monde.

Aussitôt Monbars, suivi des siens, passa avec joie dans un des canots des Boucaniers. Cependant un secret chagrin se mêloit à cette joie, et il se trouvoit comme partagé : d'une part il appréhendoit que les vaisseaux qu'on attendoit n'arrivassent, qu'on ne se battît en son absence, et qu'il ne pût partager le péril ni la gloire du combat : de l'autre les Boucaniers et son ami Roc l'assuroient qu'ils ne seroient pas long-tems sans rencontrer les Espagnols ; ce qui le détermina, étant persuadé que, s'il trouvoit dans peu l'occasion de battre les Espagnols sur terre, il seroit assez tôt revenu pour les battre encore sur mer.

Il ne croyoit pas si bien dire ; car à peine nos braves eurent abordé dans une prairie entourée de bois et de collines, qu'on découvrit quantité de cavalerie espagnole, leste et bien

montée, qui s'étoit ainsi rassemblée, sachant que les Boucaniers s'assembloient aussi. Monbars alloit donner tête baissée, sans considérer leur multitude et le petit nombre des siens; attendez, lui dit Roc, qui avoit autant de prévoyance que de cœur, et qui commandoit l'expédition: nous allons avoir ces gens-là sans qu'il en échappe un seul. Ces mots, *sans qu'il en échappe un seul*, arrêtèrent Monbars. En même tems, Roc fit faire halte à ses camarades, et tourner le dos aux Espagnols, comme s'il ne les avoit point vus. Il fit dérouler la tente de toile que chaque Boucanier portoit en bandoulière; c'est de cette sorte que les Boucaniers avoient coutume de porter leurs tentes lorsqu'ils alloient en campagne, et sous laquelle ils reposoient partout où ils se trouvoient. Ainsi cha-

cun dressa sa tente ; leurs engagés, qui les avoient joints dans la prairie, firent la même chose sans trop pénétrer l'intention de leur chef, ils se confioient sur son adresse qui les avoit déjà plusieurs fois tirés d'affaire.

Dans ce moment on fit paroître des flacons d'eau-de-vie et d'autres choses propres à se bien réjouir. Les Espagnols, qui observoient la contenance des Boucaniers, crurent qu'ils les tenoient déjà, s'imaginant qu'ils ne campoient de cette sorte que pour se régaler. Ils jugèrent à propos de leur donner tout le tems de s'accabler d'eau-de-vie, ainsi que les Boucaniers avoient coutume de faire ; et cela à dessein de les surprendre dans cette ivresse, et de les vaincre sans peine. C'est pourquoi, pour mieux tromper les Boucaniers, ils se dérobèrent à leurs yeux, et quittèrent le

haut de la colline pour descendre dans le bas.

D'un autre côté, le grand Roc-de-la-Roche, auteur du stratagême, dit aux Boucaniers qu'il falloit envoyer secrettement avertir les autres de l'état où ils étoient, et de les venir secourir, mais sur-tout de se cacher dans les bois, pendant que, de peur de surprise, il feroit observer les Espagnols.

Sur la brune, les Boucaniers s'écoulèrent tout doucement de leurs tentes, et passèrent dans les bois, où ils trouvèrent ceux qu'ils avoient mandés, bien armés, et prêts à combattre, comme aussi leurs engagés qu'ils avoient amenés avec eux. Monbars mouroit d'impatience de voir les Espagnols, et s'imaginoit qu'ils ne viendroient jamais. Eux cependant attendoient le plus qu'il leur étoit

possible, se figurant que plus ils attendroient, plus ils trouveroient les Boucaniers plongés dans la débauche, et que, les trouvant comme morts, ils n'auroient plus qu'à les ensevelir sous leurs tentes.

A la pointe du jour, on aperçut qu'ils faisoient quelque mouvement. Peu de tems après on les vit descendre en bon ordre de la même colline où ils avoient paru la première fois, quelques Indiens marchant devant eux en manière d'enfans perdus. Boucaniers, Flibustiers, engagés, tous les attendoient de pied ferme et bien postés, en sorte pourtant qu'ils ne pouvoient être vus, et ne perdoient rien de ce que leurs ennemis faisoient. Comme ils avoient eu l'industrie de dresser leurs tentes fort éloignées les unes des autres, cela obligea les Espagnols de di-

viser leur cavalerie par petits escadrons, et de fondre sur chacune de ces tentes, où ils croyoient trouver les Boucaniers, qui les surprirent étrangement en sortant de toutes parts; et, chargeant à propos et sans relâche ces pelotons de cavalerie ainsi dispersés, ils abattoient tantôt les hommes, tantôt les chevaux, et le plus souvent tous les deux ensemble.

Mais qui pourra suivre Monbars, monté sur un cheval espagnol, dont il avoit tué le maître, et courant par-tout où l'on faisoit résistance? Il alla presque seul charger inconsidérément un escadron de cavalerie, et plus inconsidérément encore il s'en laissa environner. Il auroit sans doute cédé au nombre, s'il n'avoit été promptement secouru et dégagé par les Boucaniers; enfin

s'apercevant que les ennemis écartés fuyoient à droite et à gauche, il les poursuivoit à droite et à gauche, jurant, frappant, et tuant sans pitié.

Roc ayant vu que les flèches des Indiens les incommodoient beaucoup : Quoi, leur cria-t-il en espagnol, et en leur montrant Monbars, ne voyez-vous pas que Dieu vous envoie un libérateur qui combat pour vous délivrer de la tyrannie des Espagnols ? A ces mots les Indiens s'arrêtent ; ils croient ce que le Boucanier leur dit, en voyant ce que Monbars faisoit ; soudain ils se rangent à ses côtés, et tournent leurs flèches contre les Espagnols. Aussitôt les flèches, la mousqueterie et les autres armes assaillirent les Espagnols de toutes parts, et les abattirent différemment.

Monbars regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie, voyant les Indiens à ses côtés qui le secondoient. Il prenoit plaisir à les venger des cruautés que les Espagnols avoient exercées contre eux ; il nageoit dans la joie, de voir ceux qu'il haïssoit nager dans leur sang. Jamais peut-être il n'y eut un carnage si horrible ; les vivans marchoient par-tout sur les morts, et les morts faisoient par-tout tomber les vivans. En un mot la déroute fut si grande, que les chevaux ne parurent avoir des ailes, et les hommes de l'adresse, que pour fuir devant le vainqueur.

Roc et les Boucaniers qui étoient en train de vaincre, et les Indiens en goût de la liberté, prièrent Monbars de vouloir profiter de sa victoire, de venir ravager les habitations des Espagnols, qu'on ne manqueroit pas

de trouver consternés de la défaite des leurs. Monbars y consentit, et marchoit de grand cœur, lorsqu'il entendit un coup de canon qui venoit du port où étoient les vaisseaux de son oncle. Il partit en diligence, croyant qne les vaisseaux espagnols étoient arrivés, et qu'on en étoit aux mains; et tous les Flibustiers, Roc à leur tête, partirent pour vaincre avec lui; mais Monbars trouva tout tranquille; le coup qu'il avoit ouï étoit le coup du départ, que son oncle avoit fait tirer, pour l'avertir, jugeant, au bruit de la mousqueterie qu'il entendoit, que le lieu où se donnoit le combat n'étoit pas éloigné. En effet, son oncle ne voulait pas attendre davantage, étant pressé d'aller où le service du roi de France son maître l'appeloit. Il fut ravi de voir son neveu de retour, victo-

rieux et sans blessures, et d'entendre les éloges qu'on donnoit à sa valeur.

Les Boucaniers, dont le pays est par-tout où ils trouvent bonne chasse, s'étoient donc embarqués avec Monbars : Roc, malgré son gouvernement, ne pouvoit plus se séparer de lui. Les Indiens, qui prévoyoient bien le danger qu'il y avoit de retourner dans leur pays, après avoir abandonné les Espagnols, firent la même chose, en sorte que le vaisseau qu'on avoit pris sur les Espagnols se trouva rempli de braves gens. On arma les Indiens de fusils et de sabres, dont ils étoient aussi adroits à se servir que de l'arc et des flèches. Ensuite l'oncle donna le commandement de ce vaisseau à son neveu, et pour lieutenant un vieux officier habile, afin qu'il pût l'aider, au besoin, de ses conseils et

de son expérience ; et il fit aussitôt mettre à la voile.

Après avoir vogué huit jours, il fut attaqué, au sortir d'une grande baie, par quatre vaisseaux de guerre espagnols, qui furent sur lui avant qu'il pût les éviter. Ils alloient, dit-on, au-devant de la grande flotte chargée de l'argent des Indes.

L'oncle de Monbars fut donc attaqué par deux de ces grands navires. Il se défendit vaillamment, et fit reculer bien loin ceux qui pensèrent l'aborder. Ayant combattu plus de trois heures, et ne voyant aucun secours, parce que son neveu étoit terriblement pressé par les deux autres navires, il se résolut à un dernier effort, et le fit avec tant de furie, que les deux navires espagnols allèrent à fond les premiers, et lui après, avec la satisfaction d'avoir vu périr ses ennemis.

Ainsi périt l'oncle de Monbars, grand homme de mer et de guerre, après s'être défendu fort long-tems avec autant de bonheur que d'adresse. Ses ennemis ne l'auroient pu surmonter, tout goutteux qu'il étoit, pour peu qu'il eût été secouru.

Monbars outré de la perte de son oncle, impatient de le venger, soutenoit les efforts des deux autres vaisseaux avec tant de valeur et de fortune, qu'il en coula un à fond, et aborda l'autre. Les Indiens qui le virent entrer par un bout de ce vaisseau, se jetèrent promptement à l'eau, et furent à la nage à l'autre bout, où entrant à l'improviste et surprenant les Espagnols par derrière, ils en enlevèrent beaucoup à brasse-corps, qu'ils jetèrent dans la mer et en expédièrent aussi beaucoup

d'autres à coups de sabres dans le navire même, tandis que Roc, secondé des siens, passoit au fil de l'épée ceux qu'il trouvoit devant lui ; de manière qu'on se vit maître en peu de tems d'un navire plus grand et mieux équipé que ceux qui avoient péri.

Si Monbars avoit conçu tant de haine contre les Espagnols, pour avoir massacré les Indiens, l'on peut bien s'imaginer que cette haine fut extrêmement redoublée depuis qu'ils eurent causé la mort de son oncle. Il cherchoit tous les moyens de la venger, et se trouvoit même assez fort pour l'entreprendre, attendu qu'il se voyoit monté à l'instant de deux vaisseaux des plus beaux et des meilleurs voiliers qui fussent peut-être alors sur mer, et que celui de son oncle allant à fond, il s'en étoit sauvé les plus braves gens, et qu'il avoit

perdu peu des siens. Là-dessus les Boucaniers lui proposèrent de faire une descente dans un lieu qui se rencontroit sur leur route, et tout propre à exercer sa vengeance, à cause de la multitude des Espagnols qui l'habitoient.

Il n'en falloit pas davantage pour l'y faire résoudre, mais il ne put exécuter son dessein avec tant de promptitude, ni de secret, que le gouverneur du pays n'en fût averti, qui donna bon ordre à tout : car il mit en embuscade dans les bois et dans les crevasses des montagnes, quelques nègres qu'il avoit, et d'autres soldats de la milice du roi d'Espagne. Outre cela, il prit avec lui huit cents hommes de pied, disposés en trois bataillons, et quelque cent à six vingts chevaux, tous en bataille, et lui à leur tête, avec quatre pièces

de canon ; lesquelles commencèrent à tirer, pour incommoder la descente de Monbars, qui leur fit rendre la pareille avec tout le canon de ses vaisseaux.

Tant s'en faut que les canonnades des ennemis fissent peur aux assaillans, qu'au contraire elles ne firent qu'allumer l'ardeur des Boucaniers et des Indiens : car suivant l'exemple de Monbars, qui tout le premier s'étoit jeté à terre, ils y furent aussitôt que lui, en sorte que celui qui se trouva le dernier à se jeter s'estima le plus malheureux. Ils furent tous en un moment en bataille et aux mains avec les ennemis, qui, croyant les surprendre à demi débarqués, avoient fait avancer un de leurs bataillons, soutenu de deux autres, pour les charger avant qu'ils fussent en ordre ; mais les ennemis

furent eux-mêmes si brusquement chargés par les Boucaniers, qu'à peine la salve des mousquetades fut achevée qu'ils eurent à leur flanc Monbars avec les Indiens, qui les enfonça. Ainsi le premier bataillon des ennemis étant renversé sur les deux autres, et poursuivis chaudement, ils regagnèrent la côte plus vîte qu'ils n'en étoient descendus; et Monbars les ayant joints, en fit un prodigieux carnage, pénétra bien avant dans le pays, le parcourant en victorieux, et eut la satisfaction de venger pleinement sur les Espagnols la mort de son oncle, et le massacre des Indiens.

Comme un jeune lion qui vient de faire l'essai de son courage, le jeune Monbars, après avoir vengé les Indiens dans le sang espagnol, ne

songea qu'à reprendre la conduite de l'expédition confiée à son oncle. Avant de se séparer des Indiens et des Flibustiers, il dit aux premiers qu'il reviendroit, si Dieu lui prêtoit vie, exterminer leurs tyrans ; aux seconds, qu'il s'associoit à leurs nobles travaux, de cœur, de volonté, d'ame et de corps : qu'en attendant il les conjuroit de replacer le brave seigneur Roc de-la-Roche dans le siége de son gouvernement, afin que, tous réunis sous un même chef, ils pussent, jusqu'à son retour, tuer autant d'Espagnols qu'ils le pourroient. Après ce discours, il tendit la main à son digne ami le seigneur de la Roche, salua les Indiens, et dit aux Flibustiers qui versoient des larmes d'admiration et d'attendrissement : mes amis, ne pleurez pas, bientôt je reviendrai faire boucan avec vous, et alors nous

verrons beau jeu.—Adieu, adieu, s'écria-t-on de toutes parts, jusqu'au jour heureux de votre retour ; en attendant nous replacerons notre chef dans son île, d'où nous chasserons les Espagnols ; puissiez-vous, quand vous reviendrez, ne plus en trouver un seul sur cette terre qu'ils ont trempée de sang ! — Monbars répondit : j'en accepte l'augure, quoique je n'aime pas de trouver toute la besogne faite. Cela dit, il part, et les autres se préparèrent à poursuivre leurs illustres et pénibles travaux.

Comme ils naviguoient le long de la côte, Roc leur dit en souriant : nous reverrons enfin notre chère Tortue ! — Qui sait, reprit Bras-de-Fer, si le diable ou quelque volcan ne l'abîme pas avant que nous y soyons. — Supposez qu'elle échappe, ainsi que nous, ne croyez-vous pas qu'il ne faille y rétablir

rétablir notre république ! — Bah, bah ! — Cependant, mes amis, l'indépendance est si belle ! — Bah, bah, reprit Bras-de-Fer, ce vaisseau dépend des flots qui battent ses longues et larges côtes, et ces flots, du vent qui les bouleverse et peut nous y précipiter. Tout dépend dans ce monde, et je pense que ce mot de république ne fut inventé que pour mieux exprimer la confusion épouvantable de tous les fléaux que l'enfer à vomis. Roc s'aperçut que Bras-de-Fer fronçoit le sourcil; il changea prudemment de conversation.

On débarqua pour faire de l'eau dans une petite île qui étoit abandonnée. L'Olonais crut entendre des sons de quelques voix humaines; très-humaines assurément, lui répondit Gramont, car ce sont des femmes, et les voilà qui s'avancent vers nous en

pleurant, et nous tendent les bras! que sera-ce donc que ceci! — Mais je les vois s'arrêter, comme si la terreur les retenoit, dit Bras-de-Fer, pour dieu! Mesdames, ne craignez rien, nous ne sommes pas le diable. Qui êtes-vous? — des Françaises malheureuses. — Qui vous a causé vos malheurs? — Mansvelt, un chien d'Anglais qui nous a jetées dans cette île déserte. — D'où veniez-vous? — De la Tortue, dont les cruels Espagnols nous ont chassées, quand ils ont pris le bon seigneur Roc-de-la-Roche. Depuis ce tems, nous ne cessons de pleurer et nous ne mangeons pas.

A ces mots Pierre-le-Grand courut au vaisseau, fit apporter des vivres, accompagné du bon gouverneur de la Tortue, auquel il a fait un récit pathétique de tout ce qu'il a vu, entendu. Après avoir appaisé leur pre-

mière faim, l'une de ces femmes raconta ce qui suit :

« En quittant la Tortue, nous fûmes embarquées pêle-mêle sur deux vaisseaux. Celui que nous montions étoit sous les ordres de Mansvelt : ce barbare, voyant que nous avions faim, dit en jurant que Dieu n'avoit fait les femmes que pour manger, boire, et ..... faire des enfans. L'une de nous répondit en riant que c'étoit bien assez ; que c'étoit aux hommes à faire le reste. Il se fâcha, voulut nous brutaliser ; nous le repoussâmes ; il maugréa, jura, nous damna, et remontant jusqu'à la pomme, il nous dit : « Si Adam eût bien fait, il eût pris son Ève la catin pour faire d'elle ce que je vais faire de vous.

» Ce disant, le barbare fait diriger le vaisseau vers cette petite île qui étoit devant nous, et sans écouter nos

représentations, inflexible à nos larmes, à notre désespoir, à toute pitié, il nous a déposées dans cette île. Puisse quelque bon ange du ciel le déposer en enfer! »

Tous ceux qui entendoient ce récit, témoins de cet affreux spectacle, car elles étoient pâles, semblables à des spectres, attendoient la fin de cette horrible histoire. L'une de ces femmes continua ainsi :

« Après qu'on nous eut débarquées, et enfin malheureusement abandonnées dans cette île déserte, nous trouvâmes d'abord quantité de bêtes sauvages, dont nous aurions pu nous y nourrir; mais nous craignions plutôt d'en être dévorées, et de devenir leur pâture ; et sans doute elle voyoient bien à qui elles avoient affaire, c'est-à-dire à des femmes foibles et désarmées, à qui même les plus timides

de ces bêtes se faisoient craindre. Il n'en étoit pas ainsi lorsque les habitans des pays circonvoisins, gens cruels et grands voleurs, descendoient dans cette île pour les chasser : car ils en faisoient un si prodigieux carnage que nous pouvions vivre de celles qui se trouvoient mortes, que ces chasseurs oublioient ou négligeoient peut-être après les avoir tuées. Nous avions grand soin de nous cacher pour éviter également et ces hommes et ces bêtes. Cependant la faim qui nous pressoit nous obligeoit souvent à sortir de nos retraites, et nous donnoit même la hardiesse d'avancer dans le pays. Nous marchâmes long-tems par des endroits très-dangereux ; et, après avoir fait cent détours, nous nous égarions de plus en plus, ne faisant autre chose que de passer de précipice

en précipice. Alors une infinité de chemins s'offroient à nous de toutes parts, hormis celui qui nous auroit menées au bord de la mer, que nous avions depuis long-tems perdu de vue, et d'où enfin nous aurions pu découvrir quelque vaisseau qui nous auroit tirées d'un lieu si dangereux. Un jour que nous errions à notre ordinaire, une troupe des chasseurs, dont j'ai parlé, armés de perches pointues, vinrent tout d'un coup fondre sur nous, et nous dépouillèrent facilement. Une seule d'entre nous fit résistance, et se défendit plutôt pour exciter ces barbares à lui ôter la vie, que pour conserver ses habits qu'il lui arrachèrent à la fin aussi bien qu'à nous, nous ayant ensuite quittées sans nous avoir fait d'autre mal.

Cette femme confuse au dernier

point de se voir ainsi nue, bien qu'elle ne fût alors qu'avec des personnes de son sexe, et trouvant en cet état la lumière du jour aussi affreuse que la mort, s'alla enterrer toute vive dans le sable et couvrit le reste qui paroissoit de son corps de ses cheveux épars. Toutes ses compagnes furent surprises de sa résolution; mais, comme elles vouloient l'en détourner et tâchoient de la secourir, du moins autant qu'il leur étoit possible dans l'extrémité où elles la voyoient, et dans celle où elles étoient elles-mêmes, laissez-moi, dit-elle aux plus empressées, dans ce dernier moment je n'ai plus besoin que de vos prières qui me serviront beaucoup, et de la mort qui finira toutes mes misères. Après ces paroles elle garda le silence, et, ne parlant

plus que par ses larmes, elle expira. »

Ce récit pénétra d'horreur pour le barbare Mansvelt tous ceux qui l'avoient entendu. On se rendit au lieu où cette femme s'étoit enterrée. Prodigieux effet de la pudeur ! disoit Pierre-le-Grand : et moi, reprit Pierre-Franc, je dis avec franchise qu'il y a du plus ou du moins dans tout cela ; qu'un Anglais, quelque Anglais qu'il soit, n'est pas capable d'une telle cruauté. — Ah ! mon bon Monsieur, pardonnez-moi, ils sont capables de tout, si vous le saviez comme moi. — Langue de femme, ne sais-je pas qu'un Anglais est un homme ! — Oui, mon bon Monsieur, un homme, vous dites bien, mais pas un homme comme un autre ; je vous le jure. — Et moi, reprit Pierre-Franc, puisqu'un homme vous a tant fait souffrir, il faut

que je t'en dédommage, je t'épouse. Tope.— Eh bien tope, si vous voulez, il y a assez long-temps que je fais mon purgatoire dans cette île, peut-être serez vous mon enfer dans une autre.— Fourche ! t'es bien hardie. Allons, je t'aime, comme cela. Mes amis, épousons-les toutes. Et tous répondirent, tope, j'y consens; alors se firent les mariages : en voici la manière.

Chacun des Flibustiers s'approcha de sa chacune. Il ne survint entre eux aucune dispute pour le choix, parce que l'ascendant qu'ils avoient pris les uns sur les autres, en vivant ensemble, empêcha toutes les contestations qui auroient pu naître à cette égard, le plus foible cédant toujours au plus fort. Pierre-Franc s'approcha donc de celle qui lui avoit agréé; et, se tenant de-

bout devant elle, appuyé sur son fusil, il lui parla en ces termes : « Je ne vous demande point compte du passé, vous n'étiez pas encore à moi, répondez-moi seulement de l'avenir, maintenant que vous m'allez appartenir, je vous tiens quitte de tout le reste ; » puis, frappant de la main sur le canon de son fusil : Voilà ce qui me vengera de vos infidélités, si vous m'en faites ; et, si vous me manquez, il ne vous manquera pas : » ensuite il l'embrassa. Tous les autres Flibustiers en firent de même ; il n'en demeura point, car il se trouva moins de filles que d'aventuriers.

Après ces différens mariages Pierre-Franc, qui en avoit donné le signal, ouvrit l'avis d'aller promptement à la Tortue : c'est la femme de notre général, dit-il, il faut la lui rendre ; il y a assez de tems

qu'elle est entre les mains de l'Espagnol. Ce projet fut généralement applaudi. Le général espagnol avoit fait réparer le fort, et y avoit mis une garnison avec assez de vivres et de munitions pour s'y maintenir envers et contre tous, s'ils avoient eu du courage, mais ils n'avoient que de la cruauté.

Pendant qu'ils se croyoient les maîtres de la Tortue, ils entendirent tout à coup un boucan de diable. C'étoient les Flibustiers qui s'étoient partagés en deux bandes, et qui débusquoient les Espagnols de la grande montagne, au petit point du jour. Comme il ne s'attendoient pas qu'on pût les attaquer de ce côté-là, ils avoient negligé de s'y retrancher.

Ceux qui étoient dans le fort de la Roche furent bien étonnés, quand

ils entendirent de si grand matin ronfler le canon, qui faisoit parmi eux d'étranges ravages. Ils sortirent pour voir ce que c'étoit, à leur grand malheur, car se trouvant tout-à-coup environnés du gros des Flibustiers, la plupart furent taillés en pièces, et les autres prisonniers.

Dans le nombre de ces prisonniers, on trouva une belle Espagnole, dont toutes les manières marquoient une personne de qualité, et dont le seigneur Roc devint tout-à-coup éperduement amoureux.

Elle étoit alors fort négligée, mais une grande jeunesse, accompagnée de ses charmes, la paroient naturellement; car, avec des cheveux du plus beau noir du monde, on lui voyoit une blancheur à éblouir, et ses yeux vifs, et son teint de même, brilloient encore parmi

parmi tout cela : elle avoit aussi de la taille, de la gorge et de l'embonpoint, ce qu'il lui en falloit pour être bien faite, et la fierté espagnole, qu'on a peine à souffrir dans celles de sa nation, plaisoit en elle, de sorte qu'elle n'y paroissoit que pour lui attirer du respect, et pour relever sa beauté : en un mot, Roc n'avoit jamais vu une femme plus accomplie.

Elle toucha le cœur de Roc-de-la-Roche et de ceux qui la virent. Tous enviérent le bonheur d'en être aimés, et l'auroient disputée au gouverneur même, sans la déférence qu'ils avoient pour lui. On s'aperçut de sa passion à ses habits, qu'il prit plus propres, et à son humeur qu'il rendit plus sociable. Il eut soin de faire séparer cette prisonnière des autres, et pour qu'elle ne manquât de rien, il mit des esclaves auprès

d'elle pour la servir ; et donna la liberté à ses amies de converser avec elle ; ce qui l'obligea de dire, que les corsaires étoient aussi galans que les Espagnols : et plusieurs femmes de sa suite, considérant les Aventuriers, s'écrioient toutes surprises : *eh, mon dieu ! les Boucaniers sont hommes comme les Espagnols.* Ces femmes disoient cela, parce que leurs maris leur faisoient accroire que les Français étoient des monstres hideux ; et pour les en convaincre, ils leur promettoient souvent de leur en apporter des têtes : elles étoient même si prévenues de cela, que plusieurs ne pouvoient s'empêcher d'admirer qu'ils fussent des hommes comme les autres.

Cependant cette dame espagnole recevoit les bienfaits et les visites du gouverneur de la manière du

monde la plus obligeante, ne les attribuant qu'à la bonté de son naturel, qu'elle admiroit dans un homme de ce caractère ; mais elle fut bien surprise, lorsqu'une esclave qui la servoit, et que Roc avoit gagnée, lui découvrit les sentimens qu'elle avoit inspirés à ce Roc-de-la-Roche, qui lui faisoit demander des choses qu'elle étoit bien éloignée d'accorder. Elle résolut de lui parler elle-même ; et, un jour qu'il la venoit voir, elle le fit en ces termes :

« Il est vrai, lui dit-elle, assez doucement, que l'on m'a fait entendre, et je pense vous l'avoir dit, que vos semblables étoient sans humanité, et abandonnés à toutes sortes de vices : je suis convaincue de votre humanité, par les bons offices que vous m'avez rendus jusques ici, et il ne tiendra qu'à vous,

qu'en ayant une conduite différente de celle que vous tenez à mon égard, je ne sois également persuadée de votre vertu, afin que je n'ajoute plus de foi aux bruits désavantageux qui courent de vous, et que, détrompée par ma propre expérience, je puisse aussi détromper les autres. »

Ceci ne faisoit pas le compte du seigneur Roc, trop préoccupé des charmes de la belle Espagnole pour songer à ses discours : il crut même dans ce moment que son refus n'étoit pas sincère, et voulut s'émanciper ; mais elle le repoussa généreusement, et lui fit voir dans cette occasion tant de sagesse et de courage, qu'elle parvint à réprimer son insolence, et confondit sa brutalité ; en sorte qu'il se trouva obligé de se retirer. Il conçut pourtant un secret dépit de sa fierté, dont il résolut de se venger.

Pour cela il lui fit faire sous main tous les déplaisirs qu'il put s'imaginer, donna des ordres sévères, qu'il désavouoit adroitement en sa présence, pour lui faire mieux sentir les services qu'il lui rendoit, et l'assurer de sa bonne volonté.

On la sollicita encore de sa part avec beaucoup de force ; mais à ces nouvelles instances elle fit de nouveaux refus : et une fois que les femmes qui la servoient, d'intelligence avec Roc, l'avoient laissée seule avec lui sous divers prétextes, il la pressa plus fortement que jamais ; elle lui résista de même : et comme il la tenoit embrassée pour lui faire violence, elle s'arracha d'entre ses bras, et s'éloignant de lui avec précipitation : Arrête, lui cria-t-elle, voyant qu'il la voulait suivre, arrête, et ne t'imagine pas qu'après m'avoir ôté les biens et la liberté, tu puisses

aussi facilement me ravir ce qui m'est plus précieux que tout cela. Puis s'approchant de lui toute furieuse, sur le point qu'il avançoit vers elle : Apprends, poursuit-elle, que je sais mourir, et que je me sens capable de porter les choses à la dernière extrémité contre toi et moi-même. A ces mots, tirant un poignard qu'elle tenoit caché, elle lui auroit plongé dans le sein, s'il n'avoit évité le coup : car Roc, surpris d'une action aussi déterminée et si imprévue, avoit reculé quelques pas. Il reconnut par là que cette femme seroit toujours inflexible; il la quitta outré de rage, et résolut de ne la plus revoir.

Puisque je n'ai pu, dit-il, rien obtenir de ce tant doux que j'aime tant, j'en aurai aile ou pied ; et il commença alors dès ce moment à changer de manière à son égard, à

retirer d'auprès d'elle les esclaves qui la servoient et les femmes qui l'entretenoient, et à ne lui faire donner que ce qu'il falloit pour conserver sa vie. Enfin il la fit avertir de payer trente mille piastres pour sa rançon, autrement qu'il la retiendroit toute sa vie dans son île. Pour mieux couvrir son jeu, et afin qu'on ne soupçonnât rien d'un si prompt changement, il s'avisa de faire courir le bruit que cette femme s'entendoit avec ses ennemis, qu'on avoit surpris des lettres qu'elle envoyoit, et qu'elle en recevoit d'eux; qu'il en feroit même voir une écrite de sa propre main. Cette accusation fut cause qu'on ne trouva plus si étranges les mauvais traitemens qu'elle recevoit de lui.

Je dois ajouter que les Aventuriers qui croyoient Roc favorisé de la belle Espagnole, jaloux de son

bonheur, commençoient à murmurer, s'imaginant que, retenu par son amour, il les retenoit dans une indigne oisiveté; qu'enfin ce retard donneroit lieu aux Espagnols de jouir du fruit de leurs crimes; ils venoient d'égorger des prisonniers Français échoués à Porto-Ricco, et les Flibustiers vouloient les venger. Mais ils changèrent bientôt de pensée, lorsqu'ils virent que Roc se préparoit à faire voile.

Parmi les prisonniers faits à la Tortue, il y avoit plusieurs religieux dominicains, dont deux furent envoyés à Saint-Domingue, pour en rapporter la rançon des Espagnols, au gouverneur Roc-de-la-Roche, et la belle Espagnole, sa maîtresse inhumaine, n'avoit pas manqué de charger les deux révérends d'une lettre pour ses parens, lettre qui auroit tiré des larmes d'une pierre,

car elle y exposoit combien sa virginité avoit eu, comme elle avoit encore, d'assauts horribles à soutenir; si bien que, sans cet argent, disoit-elle, peut-être, en perdant la vie, perdroit-elle encore cette fleur qui valoit mieux que toutes les vies du monde. La belle Espagnole fut dans la dernière consternation au retour des bons pères qui apportoient la rançon des autres et de leurs frères surtout, hormis la sienne. Père et mère cruels, s'écria-t-elle, en s'arrachant les cheveux! Ne vous ai-je pas écrit que le trop sensible Roc et barbare dans son amour m'avoit condamnée à une réclusion perpétuelle, sans cette rançon ou sans l'abandon de ma personne? Qu'on juge par là de son désespoir.

Comme elle pleuroit encore, et qu'en pleurant elle se disposoit peut-être à composer, il lui survint le lendemain une esclave, avec une lettre

de ses parens, qu'elle lut à ce cruel Roc. Cette lettre lui apprenoit que ses chers parens avoient remis entre les mains de ces révérends trente mille piastres pour sa rançon. Fourche de Neptune, s'écria Roc! Allez, belle dame, remportez votre argent, et que ces moines soient condamnés aux travaux les plus durs ! Ils diront leurs messes tant qu'ils voudront, mais je jure, Dieu et votre beauté, qu'ils la diront sans que dans leur calice il entre une seule goutte de vin; de l'eau, de l'eau pour ces b..... là, et les étrivières par-dessus.

Le seigneur Roc-de-la-Roche, débarrassé de sa belle Espagnole, et muni de la rançon des prisonniers, qu'il distribua généreusement à ses braves, se rendit avec 14 ou 1500 hommes à Porto-Ricco, pour y demander les prisonniers Français.

Les Espagnols auroient été bien

empêchés de les rendre ; ils les avoient tous tués, et n'osoient pas l'avouer aux Aventuriers ; et pour les mieux tromper, ils envoyèrent des religieux faire de leur part toutes les soumissions imaginables, promettant de rendre tous ceux qu'on leur réclamoit, qu'ils disoient être dispersés çà et là, ne demandant seulement que le tems de les rassembler pour les leur renvoyer. Mais au contraire ils assembloient des troupes pour faire tête aux Aventuriers.

Le seigneur Roc, indigné de cet artifice, se mit à courir l'île avec son monde, brûlant, ravageant, et passant au fil de l'épée tout ce qui se trouva sous leurs mains, poursuivant même les fuyards jusques aux portes de la ville de Porto-Ricco, sans que les Espagnols osassent paroître pour s'opposer à leur fureur, tant ils redoutoient la valeur des Aventuriers!

C'étoit une étrange désolation que de voir la destruction des Hatos des Espagnols ; on ne rencontroit de tous côtés que bœufs qui avoient les jarrets coupés, que porcs tués, et que membres sanglans d'une infinité d'autres animaux confusément épars dans l'étendue de cette contrée ravagée ; en sorte que les Aventuriers ne trouvant plus rien à saccager, à brûler, ni à détruire, ne songèrent plus qu'à leur retour.

Sur ces entrefaites, ils donnèrent dans une embuscade de six mille Espagnols cachés dans un bois, qui s'étoient tous enivrés d'une boisson appelée guilledine, faite avec du jus de canne à sucre, qui est plus forte que notre eau-de-vie, n'osant jamais attaquer de sang-froid les Aventuriers. Le combat commença sur les deux heures du matin, et dura le reste du jour sans qu'ils pussent interrompre

la marche des Aventuriers qui continuèrent toujours leur route jusqu'à une grande prairie, où ils campèrent et firent bonne garde toute la nuit : le lendemain matin ils poursuivirent leur chemin sans rencontrer qui que ce soit qui s'opposât à leur passage, et regagnèrent ainsi leurs bâtimens. Toute cette expédition fut faite sans que les Aventuriers perdissent plus de quinze personnes, encore s'étoient-ils écartés pour tuer des sangliers, et furent-ils enveloppés tout-à-coup par un grand nombre d'Espagnols.

Roc, de retour dans sa Colonie, gouvernoit avec sagesse, encourageoit la culture, et sur-tout les expéditions contre les Espagnols. Il entretenoit l'émulation parmi ses compagnons d'armes, et s'amusoit, pour y mieux parvenir, à leur raconter son histoire.

« On m'a long-tems surnommé Roc

le Brésilien ; le fait est que je suis né à Bayonne ; mais dans un voyage que je fis au Brésil, lorsque les Hollandais avec qui je me trouvais firent la conquête de ce pays sur les Portugais, je m'appliquai tellement à en apprendre les mœurs, et particulièrement tant indiennes que portugaises, qu'on me donna bientôt le nom de Brésilien, d'où je passai à la Jamaïque avec les Anglais, dont la langue ne me fut pas plus difficile à apprendre que ne l'avoient été les autres. Je voulus éprouver la vie d'Aventurier, et je m'embarquai sur un vaisseau de ces gens-là, dont je fus fort bien reçu. Chose assez rare ! les Anglais vivoient en fort bonne intelligence avec moi, et moi avec eux, si bien que je n'eus pas fait trois voyages comme compagnon de fortune, qu'un équipage, s'étant révolté contre son capitaine, me prit pour chef, et me

donna aussi un brigantin qu'il avoit.

J'eus le bonheur de prendre un navire espagnol assez riche, que j'amenai à la Jamaïque, où je fus reçu comme capitaine. « Mais, avant de continuer le récit du bon seigneur Roc, il est très-utile que je donne à mes lecteurs le portrait de ce brave et célèbre Flibustier. Il étoit si terrible, que les Espagnols ne le pouvoient entendre nommer sans trembler; il avoit l'air mâle et le corps vigoureux, une taille médiocre, mais ferme et droite, le visage plus large que long, les sourcils et les yeux assez grands, le regard fier et toutefois riant. Il étoit adroit à manier toutes les armes dont se servoient les Indiens et les Catholiques; il étoit bon pilote et brave soldat, et terriblement emporté dans la débauche. Il marchoit toujours avec un

sabre nu sous le bras, si on en excepte le jour funeste de cette chasse ; mais il y a des jours malheureux pour les grands hommes comme pour les petits ; et si par malheur quelqu'un lui contestoit la moindre chose, il ne faisoit point de difficulté de le couper à moitié ou de lui abattre la tête ; c'est pourquoi il étoit redoutable à toute l'Amérique ; et cependant l'on peut dire qu'on l'aimoit autant quand il étoit à jeun, qu'on le craignoit quand il avoit bu.

Il avoit une grande aversion pour les Espagnols ; aussi étoit-il pour eux si cruel, que, quand il en prenoit, et qu'ils ne vouloient pas lui dire où étoit leur argent, ni le mener dans leurs parcs où ils nourrissoient des sangliers, ils les faisoit mourir martyrs. Il eut même, à ce qu'on dit, la barbarie d'en embrocher,

et de les faire rôtir au feu. Beaucoup d'entre eux croyoient qu'il étoit Espagnol, à cause qu'il parloit fort bien leur langue, ou qu'il les égaloit en cruauté; c'est un scélérat, disoit-on, qui veut du mal à sa nation. Après avoir esquissé le portrait de notre gouverneur, je lui laisse le soin de continuer son histoire.

Un jour, dit-il, que j'étois au rivage de Campêche, pour y faire quelque prise, je fus agité d'une tempête qui jeta mon bâtiment à la côte et le mit en pièces. Néanmoins j'eus le tems de me sauver, moi et mon monde, avec nos armes et nos munitions. J'étois désolé d'être en pays ennemi, sans avoir aucun moyen d'en sortir; cependant comme je n'étois pas homme à me laisser abattre aux revers de la fortune, qui sont assez ordinaires aux Aventuriers, j'encourageai les miens, je leur pro-

mis de les tirer de-là, et leur commandai de mettre leurs armes en état; et, ensuite marchant à leur tête, nous primes la route du golfe du Triste, en ne faisant point de difficulté de suivre le grand chemin, comme si nous avions été des hommes à ne rien craindre, et que nous eussions réduit tout le pays. Quelques Indiens nous ayant aperçus, en avertirent les Espagnols, qui vinrent au nombre de cent, bien montés et bien armés.

Quand je les vis, au lieu d'appréhender, je dis à ceux qui m'accompagnoient: Courage, mes frères, nous avons faim, nous ferons bientôt un bon repas; vous n'avez qu'à me suivre tous. Et dans ce moment j'allai droit aux Espagnols; je les défis entièrement, sans avoir que deux de mes gens tués et deux de blessés.

Mes Aventuriers prirent assez de chevaux pour achever le chemin qu'ils avoient à faire ; ils trouvèrent même des vivres, du vin et de l'eau-de-vie que les Espagnols avoient apportés avec eux, ce qui leur donna des forces pour se battre tout de nouveau contre deux fois autant de monde, s'ils y avoient été contraints.

Après donc nous être bien rafraîchis, nous montâmes à cheval, et continuâmes notre route. Ayant ainsi marché deux jours, nous aperçûmes d'assez loin une barque proche du bord de la mer ; elle appartenoit aux Espagnols qui étoient venus là couper du bois de Campêche, qui sert à la teinture. Je fis cacher mon monde, et je fus, moi sixième à pied, tout proche de la barque pour la prendre ; je voulus passer la nuit caché dans un hallier, et le lende-

main, à la pointe du jour, lorsque les Espagnols descendirent à terre pour aller couper du bois, je les surpris, et je m'emparai de la barque, où je trouvai fort peu de vivres, mais un paquet de sel d'environ deux cents livres pesant, avec lequel je fis saler une partie des meilleurs chevaux, qu'on tua en attendant d'autres vivres. Je donnai aux Espagnols les chevaux qui me restoient, leur disant : *Je ne vous fais point de tort, ces chevaux valent mieux que votre barque, et vous ne courez point risque d'être noyés.* »

« Étant remonté de bâtiment, je ne songeai plus qu'à faire capture. J'avais encore vingt-six hommes sains, je les menai devant la ville de Campêche. Quand j'y fus, je laissai mon bâtiment au large, et je descendis avec huit hommes dans mon canot, pour enlever quelque

bâtiment ; mais cela ne me réussit pas : je fus pris par des Espagnols, et mené avec mes camarades au gouverneur, qui voulut nous faire pendre tous. »

« Aussi intrépide que subtil, je m'avisai d'une feinte pour intimider le gouverneur, et empêcher qu'il ne me jouât quelque mauvais tour. J'avois fait connoissance avec un esclave ; je le priai de me rendre un service, en lui promettant de le retirer d'esclavage. Cet esclave, entendant parler d'être mis en liberté, me promit tout ce que je voulus. Le gouverneur ne te connoît point, lui dis-je : dis-lui que tu as été pris des Aventuriers avec ton maître, qu'ils t'ont mis à terre avec cette lettre pour lui apporter, et que pour cela on t'a donné la liberté, et après retourne-t'en sans parler à personne.

« J'avois écrit cette lettre comme si elle venoit de quelque fameux Aventurier, qui sût que Roc étoit pris et menaçoit le gouverneur que s'il arrivoit mal à telle personne de leurs camarades qui étoient entre ses mains, il pouvoit s'assurer qu'autant d'Espagnols qu'il prendroit, il ne leur donneroit point de quartier. A la vérité cela intimida le gouverneur, qui fit réflexion sur ce que la ville de Campêche avoit déjà été prise par une troupe de ces gens-là, et manqué une seconde fois de l'être. C'est pourquoi il ne parla plus de pendre moi Roc; au contraire, il me fit bien mieux traiter, et par la première occasion, il m'envoya en Espagne, sans se douter que je susse la raison qui l'obligeoit à me faire tant de grâce. »

« Ceux qu'on avoit pris avec moi

furent donc embarqués sur la flotte des galions du roi d'Espagne, où je me fis tellement aimer de tous les Espagnols, que mes compagnons furent aussi bien traités à ma considération. Les capitaines me représentèrent que, si je voulois servir le roi d'Espagne, ils me feroient donner tel emploi que je souhaiterais. Je gagnai, pendant le voyage, près de cinq cents écus à harponner du poisson, ou à le tirer dans l'eau avec des flèches ; et comme les Espagnols qui négocient aux Indes ont beaucoup d'argent, et qu'ils sont délicats, ils ne font pas difficulté de donner vingt écus pour un poisson frais dans des lieux comme cela. Il faut que les gourmands paresseux payent double et triple. »

« Dès que je fus en Espagne, je cherchai l'occasion d'aller en An-

gleterre, d'où je repassai à la Jamaïque, en meilleur équipage que je n'en étais parti, hormis que je n'avois point de bâtiment, cela fut cause que je me joignis avec deux Français dont le principal se nommoit *Tributor*, vieux aventurier, et fort expérimenté dans les courses. Nous voilà associés pour aller faire une descente sur la péninsule de *Jucatam*, et pour prendre la ville de *Mérida* : j'y avois déjà été, et je servois de guide, avec quelques prisonniers Espagnols qui nous y conduisoient aussi. Cependant nous ne pûmes pas si bien prendre nos précautions que nous ne fussions découverts, avant de nous mettre en chemin, par des Indiens qui en avertirent les Espagnols, et leur donnèrent le tems de faire approcher du monde pour défendre la place ; de sorte que, quand

quand nos Aventuriers y arrivèrent, on les reçut d'une autre manière qu'ils ne s'étoient imaginé : ils furent presque tous taillés en pièces par les Espagnols, qui en firent beaucoup de prisonniers. «

« J'évitai de l'être, quoique je ne fusse pas celui qui s'exposât le moins : car je tiendrois à la plus grande lâcheté du monde, si un autre avoit tiré ou donné un coup avant moi ; ou si je n'avois pas été le dernier dans un combat où même je me verrois le plus foible, étant toujours plutôt prêt à me faire tuer qu'à céder. Enfin malgré tout cela je ne me tirai de ce méchant pas, mais mon camarade Tributor y demeura malheureusement. »

« Les places ordinaires où j'allois croiser, étoient la côte de *Caraco*, de *Carthagène*, *Boca del Tauro*, à dessein d'attendre les navires qui

passoient pour aller à *Nicaragua*. »

« Un jour ayant manqué mon coup, et long-tems battu la mer, sans avoir rien pris; je résolus d'entreprendre une chose assez périlleuse avec mon équipage, qui étoit en tout de quatre-vingt-dix hommes: c'étoit d'aller dans le *Lagon de Nicaragua*, et de piller la ville de *Grenada* qui est sur le bord de ce Lagon. J'avois un Indien de ce pays qui promettoit de m'y mener sans être découvert; mon équipage fut toujours prêt à le suivre, et d'exécuter ce qu'il pourroit entreprendre. »

» Les choses en cet état, j'entrai dans la rivière avec mon navire, où je montai jusqu'à l'entrée du Lagon, qui peut être à trente lieues du bord de la mer: là je cachai mon navire à l'abri de grands arbres qui sont sur le bord de l'eau, et

je mis quatre-vingts de mes gens, et j'étois du nombre, dans trois canots; je laissai dix hommes pour garder le vaisseau. Je pars avec ces canots pour arriver à la ville; et sur le milieu de la nuit, j'espérois de leur donner l'assaut; ce qui me réussit; car en approchant, une sentinelle demanda qui c'étoit? je répondis que c'étoient des amis, et qu'ils venoient à la pêche. Deux des miens sautèrent à terre, et tuèrent la sentinelle; et, comme notre guide savoit le pays, il nous conduisit par un petit chemin couvert, droit à la ville, pendant qu'un autre Indien mena les canots à un lieu où nous devions nous rassembler, et y porter le butin. »

» Arrivés dans la ville, nous nous séparâmes; l'Indien alla frapper à la porte de quelques bourgeois, aux-

quels on fit ouvrir ; et, les saisissant d'abord à la gorge, nous leur fîmes donner tout ce qu'ils avoient pour conserver leur vie : ensuite on fut éveiller les sacristains des principales églises, auxquels on prit les clefs, et on pilla l'argenterie la plus portative, comme vous pensez bien. »

Ce pillage sourd avoit déjà duré deux heures, lorsque quelques domestiques, échappés de nos mains, commencèrent à sonner les cloches, à dire que l'ennemi étoit dans la ville, et à crier aux armes. Les Aventuriers, voyant cela, portèrent vîtement le butin dans leurs canots, et se retirèrent sans piller d'avantage, car les Espagnols nous suivirent de près sans toutefois nous avoir pu faire aucun mal ; au contraire, nous emmenâmes quelques prisonniers dans leur navire, lesquels n'obtinrent leur liberté qu'en faisant apporter cinq

cent vaches pour nous ravitailler pendant notre retour. Les Espagnols voulurent attaquer le navire ; mais nos Flibustiers les contraignirent de se retirer. »

« Nous partageâmes leur butin, qui se trouva monter, tant en argent monnoyé que rompu, et quelques pierreries, à 40 mille écus, outre quelques meubles que nous avions jetés dans nos canots: car nous prenions tout ce qui se trouvoit sous nos mains. Ce voyage ne dura que huit jours, et le butin ne dura guères davantage ; la Jamaïque en eut les profits, car nous y déposâmes tout. »

C'étoit à la vérité une action bien hardie, que d'aller si peu de monde quarante lieues dans les terres attaquer une ville, où il y avoit des milliers d'hommes armés et capables de se défendre. Mais de quoi n'est-on pas capable quand on est jeune.

qu'on aime l'argent, le plaisir, le libertinage, et qu'on a certain fonds de courage et l'honneur d'être Flibustier ? »

Telle est la manière dont le seigneur Roc-de-la-Roche gouvernoit dans son île ; attentif aux besoins de la colonie, plein de zèle pour le bien public, l'égal plutôt que le supérieur des braves Flibustiers ses compagnons d'armes, aimé de tout le monde, haï et craint du seul Espagnol, qu'il ne craignoit pas, et qu'il haïssoit cordialement ; heureux pour lui et pour la colonie, si trop épris de la solitude et de la chasse, il s'étoit défié des crocodiles plus que des Espagnols ! c'est une observation que son ami Bras-de-Fer lui avoit faite, sur le danger d'aller seul dans un lieu où quelquefois l'on trouvoit des crocodiles. Bah, bah, lui répondit-il ; ces animaux tout féroces qu'ils

sont, le sont-ils plus que les Espagnols! Bras-de-Fer sourit, et Roc partit accompagné seulement d'un esclave nouveau venu de Guinée, et encore demi-sauvage. Il avança dans le bois, pour chercher de quoi tirer; et, en passant un ruisseau, un crocodile, qui avoit plus de cinq pieds de long, le prit tout d'un coup par une jambe, l'abattit par terre et se jeta sur lui. Roc-de-la-Roche, qui étoit vigoureux se défendit et appela son esclave, qui, à la vue de ce terrible animal, se mit à fuir d'autant plus que son maître l'appeloit, sans se retourner à sa voix, ni songer à le secourir. Malheureusement Roc en recevant du crocodile ce vilain croc-en-jambe, tomba, et son fusil tombant avec lui s'écarta trop de la ligne parallèle. Pendant qu'il cherchoit à le rapprocher, le crocodile avoit déjà presque emporté une jambe au pau-

vre Roc qui perdoit beaucoup de sang, et qui ne laissa pas, malgré tout cela, de donner tant de coups de couteau à cette furieuse bête, qu'il la mit hors d'état de lui faire plus de mal; et, se relevant le mieux qu'il lui fut possible, il acheva de la tuer. Mais, comme il ne pouvoit plus marcher, il appela son esclave, qui, caché dans un buisson, n'osoit approcher.

Ce pauvre garçon avoua depuis que, dans sa frayeur, il n'avoit pas pris garde où il s'étoit jeté, et que bien qu'il fût alors presque nu dans ce buisson, et percé de mille pointes d'épines, ils les souffroit plutôt que de se résoudre à sortir, parce qu'il craignoit encore plus les morsures du crocodile qu'il n'aimoit son cher maître. Ainsi son cher maître avoit beau lui crier que le crocodile étoit mort, il ne se hâtoit

pas plus. C'est pourquoi notre cher gouverneur fut obligé de se traîner en tortue, jusqu'au lieu où étoit l'esclave qui le chargea sur ses épaules, et le porta deux grandes lieues dans le pays le plus incommode du monde, par de si mauvais chemins qu'ils étoient tous deux extrêmement fatigués; le maître, de la douleur de ses blessures, et l'esclave, de la pesanteur de son fardeau.

Le soleil commençoit à baisser, de sorte qu'il se voyoient réduits à demeurer tous deux dans le bois, à la merci de ces bêtes carnassières, et d'y passer la nuit. Mais Roc, qui avoit de la vigueur et de la présence d'esprit, se fit porter sur une petite montagne, d'où il découvrit le bord de la mer, qu'il montra à son esclave, et le chemin qu'il devoit tenir pour y aller, afin d'avertir ses Flibustiers de le venir prendre. Avant

qu'il le quittât, il lui fit bander ses plaies avec sa chemise qu'il déchira, et mettre son fusil et ses couteaux auprès de lui pour se défendre, en cas qu'il fût encore attaqué par quelque crocodile. L'esclave vint avertir de l'état où étoit son maître ; aussitôt on alla le chercher ; on l'apporta dans son gouvernement, où, après l'avoir visité, on trouva que d'une jambe il ne lui étoit resté que les muscles et les nerfs qui pendoient tout déchirés : il avoit encore plusieurs blessures à la cuisse, et les parties génitales entièrement emportées. Quelle malencontre pour un homme qui tant de fois en avoit fait si digne usage !

On le pansa, et la fièvre le prit. Deux jours après, la gangrène se mit à sa jambe, en sorte que l'on fut obligé de la lui couper ; depuis ses plaies allèrent fort bien ; ses amis

11-156

parloient déjà de lui faire une jambe de bois, lorsqu'en une nuit il lui vint un érésypèle à la jambe saine, depuis la hanche jusqu'au talon. On le saigna, on le purgea doucement, et l'on tâcha d'appaiser l'inflammation avec des remèdes convenables, mais cela n'empêcha pas sa jambe de tomber en pourriture, et quoi que l'on pût faire, il mourut; tant il est vrai que tous ces grands hommes ont toujours quelque chose de si inflammable, qu'ils sont plus sujets à la gangrène que le vulgaire des hommes!

Telle fut la fin du seigneur Roc-de-la-Roche. Mais son histoire n'est rien en comparaison des faits étonnans, incroyables que renferme l'histoire de l'illustre capitaine Alexandre Bras-de-Fer.

FIN.

E 812
A 355 r